

4

# COTILLON III,

OU

## LOUIS XV CHEZ M<sup>ME</sup> DUBARRY.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ANICET-BOURGOIS ET ÉMILE VANDERBURCK,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE DIMANCHE 27 FÉVRIER 1831.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS.

CHEZ MALAISIE, ÉDITEUR,  
CABINET LITTÉRAIRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, N<sup>o</sup> 2.

—  
1832.

**PERSONNAGES.**

**LOUIS XV.**

**L'ARCHEVÊQUE.**

**JULES**, secrétaire de la comtesse.

**COLAS.**

**LA COMTESSE DUBARRY.**

**HENRIETTE**, sa première camériste.

**HÉLOÏSE**, demoiselle à son service.

**ACTEURS.**

**M. CONSTANT.**

**M. MILET.**

**M. CULLIER.**

**(M. PAUL.**

**M. HERVET.**

**M<sup>lle</sup> IRMA.**

**M<sup>lle</sup> ÉLÉONORE.**

**M<sup>lle</sup> THÉODORINE.**



*La scène est à Versailles, dans les petits appartemens.*

# COTILLON III

OU

## LOUIS XV CHEZ M<sup>ME</sup> DUBARRY.

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

---

*Le théâtre représente un petit salon élégant de la comtesse.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

L'ARCHEVÊQUE à la cantonnade.

Gentille camériste, dites bien à madame la comtesse de ne pas se presser pour moi ; son très humble serviteur attendra son bon plaisir.... (*S'asseyant.*) Ah ! c'est bien dur pour un homme comme moi, pour un archevêque enfin, de venir chaque matin attendre le petit lever de cette comtesse de nouvelle fabrique, qui, du comptoir d'une marchande de modes, est venue sans façon se placer presque sur le trône... O vénérable Fleury ! que dirais-tu si tu voyais ce qui se passe ?

AIR : *Le Verre en main sur l'affût d'un canon.*

Le temps n'est plus où ta rouge barrette  
Commandait seul en ce royal séjour.  
Pouvais-tu croire alors qu'une grisette  
A ses genoux verrait toute la cour ?  
Toi, sous l'autel tu mettais la couronne,  
Tu gouvernais avec un goupillon ;  
Mais le pouvoir, hélas ! nous abandonne,  
De la soutane il passe au cotillon.

Du reste, je n'ai pas positivement à me plaindre de la comtesse.... je fais d'elle tout ce que je veux.... et cela ne me coûte qu'un peu de complaisance.

SCENE II.

L'ARCHEVÊQUE , JULES.

JULES , *entrant.*

Que vois-je?... Monseigneur l'archevêque à Versailles....  
sitôt!

L'ARCHEVÊQUE.

Que voulez-vous , mon cher ? quand on sollicite il faut  
se lever de bonne heure.... Sous le règne de madame de  
Pompadour , j'ai manqué le chapeau de cardinal de vingt-  
cinq minutes ; depuis ce temps je suis devenu matinal....

JULES :

Et pourtant , vous n'êtes pas encore du sacré collège...

L'ARCHEVÊQUE.

Non , mais cela viendra... Sous la duchesse de Château-  
roux , Cotillon I<sup>er</sup> (comme l'a dit Frédéric , roi de Prusse),  
je n'étais qu'abbé ; je voulus m'amuser à faire de la morale ,  
on m'envoya dire ma messe. Sous madame de Pompadour ,  
Cotillon II , je fus beaucoup plus indulgent , on me fit évêque ;  
sous madame Dubarry , Cotillon III , je suis archevêque , et  
le chapeau de cardinal n'est suspendu que par un fil au-dessus  
de ma tête. Viens un Cotillon IV , et je suis pape. Ah ça ! et  
vous , mon cher , êtes-vous content de la place que je vous ai  
fait donner ? Secrétaire particulier de la favorite , c'est un  
emploi d'or ; vous devez avoir bien du crédit , et j'espère que  
vous m'aidez à obtenir ce que je viens solliciter.

JULES.

Si votre demande est juste....

L'ARCHEVÊQUE.

Il s'agit bien de cela. Je demande , voilà tout ; je suis bien  
en cour on n'a rien à me refuser.... Je vous dirai , mon cher  
secrétaire , que mes créanciers me tourmentent...

JULES.

Comment ! vous avez des dettes ?

L'ARCHEVÊQUE.

Ah mon Dieu ! oui... elles datent de ma sortie du sémi-  
naire... aussi ces messieurs s'impatientent-ils , et je veux m'en

débarrasser. La place de contrôleur des gabelles, à Rennes, est vacante; un riche traitant m'en a offert un bon prix si je puis la lui faire obtenir, et...

JULES.

Comment! monseigneur, vous sollicitez un emploi pour le vendre!

L'ARCHEVÊQUE.

Certainement... Ce sont les revenus fixes de la faveur...

Est-ce que par hasard vous voudriez jouer ici le rôle de censeur? Mon cher ami, c'est un emploi qui n'aura pas de succès à la cour de Louis XV. Tenez, on voulut l'autre jour faire des remontrances au roi; le peuple murmure, lui disait-on, il finira peut-être par se fâcher. Sa Majesté fit là-dessus une réponse charmante : Tant que je vivrai, le peuple restera tranquille; après moi, mon successeur s'arrangera comme il pourra.

JULES.

Heureux si son règne s'achève en paix!

L'ARCHEVÊQUE

Eh bath!... Il y a long-temps qu'on parle de tempête, de volcan, et rien ne bouge. Nous pouvons encore dormir tranquilles.

JULES.

Insensés que vous êtes... fermez les yeux sur l'avenir...

AIR : *N'espérez plus race mandite.*

Et demain peut-être la France  
Sortira d'un trop long sommeil.  
Ah! craignez tout de sa vengeance  
Quand sonnera l'heure de son réveil.  
Trop abreuvé de mépris et d'outrage,  
Le peuple enfin se lassera;  
Autour du trône on voit grossir l'orage,  
Et sur les rois la foudre éclatera.

L'ARCHEVÊQUE.

Allons, allons, encore un que Voltaire a perdu... Voltaire... ah! cet homme nous a fait bien du tort.

JULES.

C'est vrai, car il vous a fait connaître, messieurs du haut clergé.

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,  
Notre...

L'ARCHEVÊQUE.

Taisez-vous, insensé, taisez-vous, ou je vous excommunie... Changeons d'entretien. On sort de chez la comtesse, dieu merci!

### SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Madame est encore en négligé; mais monseigneur peut entrer.

L'ARCHEVÊQUE.

Je me hâte de profiter de la permission. Henriette, tâchez donc de convertir ce petit philosophe; c'est tout-à-fait un Grec dans les remparts de Troie; c'est un serpent que nous réchauffons dans notre sein.

HENRIETTE.

Soyez tranquille, monseigneur, il y a ici quelqu'un qui se chargera de sa conversion.

L'ARCHEVÊQUE.

Et ce quelqu'un n'est pas loin, n'est-ce pas? S'il résiste à ces yeux là, je désespère de son salut. J'entre chez la comtesse.

### SCÈNE IV.

HENRIETTE, JULES.

(*Pendant les derniers mots de l'archevêque, Jules s'est assis devant un petit meuble et relit les papiers qu'il tient à la main.*)

HENRIETTE, *s'appuyant sur le fauteuil.*

Eh bien! monsieur le secrétaire, vous craignez le sermon et vous vous faites un rempart de toutes ces paperasses.

JULES, *se levant.*

Si vous voulez me prêcher la morale de monseigneur, n'ai-je pas raison de me défier de mes forces? je pense, comme lui, qu'on ne peut pas résister si l'on vous regarde ou si l'on vous écoute.

HENRIETTE.

Allons... on finira par vous former, car vous devenez flatteur et vous mentez déjà avec infiniment de facilité.

JULES.

Moi! mademoiselle.

HENRIETTE.

Oh ! n'essayez pas de vous en défendre. Tenez , moi qui ne fus pas élevée à la cour , tant s'en faut ; j'aurai beaucoup plus de franchise que vous. Il y a quelque temps, je vous voyais souvent triste , rêveur ; je surprenais par fois de tendres regards , de langoureux soupirs ; j'avais l'amour-propre de croire que tout cela m'était adressé. Mais dans les tête-à-têtes que j'avais la bonté de vous accorder , vos regards devenaient froids , vos soupirs se taisaient , et tout cela recommençait quand nous étions trois.

JULES.

Comment ! mademoiselle , vous vous êtes aperçue . . . .

HENRIETTE.

Que vous ne m'aimiez pas. Eh ! mon dieu, oui. Je ne tardai pas à découvrir mon heureuse rivale , et de ce moment je résolus de me venger de vous pour me consoler ; car si la vengeance est le plaisir des dieux , c'est aussi le bonheur des femmes.

AIR du vaudeville du *Baiser au Porteur*.

En vous voyant si gauche et si timide  
Près de l'objet de votre amour,  
A vous servir alors je me décide ;  
Pour vous je déclare en ce jour,  
Que votre cœur aime enfin à son tour.  
Confidente de votre flamme ,  
Ma rivale aussi l'apprendra.  
Je veux qu'elle soit votre femme ,  
C'est elle qui me vengera.

JULES.

Comment ! vous aurez la bonté . . . .

HENRIETTE.

De parler pour vous ? oui , sans doute. Vous verrez comme je sais faire une déclaration d'amour.

*En dehors la voix d'Héloïse.*

Oui , madame la comtesse. (*Jules fait un mouvement*).

HENRIETTE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ? Ah ! je comprends ; le son de sa voix.... En vérité , mon cher , vous aimez comme du temps des chevaliers de la table ronde.

## SCÈNE V.

LES MÊMES , HÉLOÏSE *entrant sans voir Jules*.

HÉLOÏSE.

Mademoiselle Henriette , je viens ici préparer tout ce

qu'il faut pour la toilette de madame la comtesse. N'auriez-vous pas vu les bracelets de madame ? (*Apercevant Jules, elle baisse les yeux et s'arrête.*)

HENRIETTE.

Comment, elle aussi. . . Eh bien ! ma chère amie, qui est-ce donc qui vous empêche d'approcher ?

JULES.

Mademoiselle, si je suis de trop ici, je me retire.

HENRIETTE, *riant en les regardant.*

Ah ! ah ! ah ! les drôles d'amoureux ; l'un n'ose plus bouger de place, et l'autre se sauve. Enfans que vous êtes, puisque le hasard vous rassemble, ne détruisez pas ce qu'il a la bonté de faire pour vous.

HÉLOÏSE.

Mais. . . mademoiselle Henriette, je ne comprends pas....

HENRIETTE.

C'est très bien ce que vous dites-là. . . Une demoiselle doit toujours faire semblant de ne pas comprendre. . . Mais, voyez-vous, avec vos petites dissimulations vous en resteriez dix ans au premier chapitre. . . Avancez, mademoiselle, et levez un peu les yeux. . . Monsieur a quelque chose de très important à vous dire.

HÉLOÏSE.

A moi ?

JULES, *bas à Henriette.*

Ah ! mademoiselle, vous avez deviné ce qui se passe dans mon cœur. . . mais je n'oserai jamais avouer. . .

HENRIETTE, *à part.*

Ce pauvre garçon !. . . je crois vraiment qu'il en est à sa première passion. . . A son âge. . . Allons, voyons, puisque je vous l'ai promis, je parlerai pour vous. (*Haut.*) Ma chère Héloïse, monsieur n'ose pas vous dire qu'il vous aime à la folie. . . Eh bien ! vous ne dites rien non plus ; allons, comme j'ai fait la demande, je vais faire la réponse. Mademoiselle Héloïse, camériste de madame la comtesse, reçoit avec plaisir l'hommage de. . .

HÉLOÏSE.

Qu'est-ce que vous dites donc mademoiselle ?

HENRIETTE.

Je réponds. . . Si j'ai mal dit, parlez vous même.

JULES.

Non, non, continuez. . . vous parlez comme un ange.

HENRIETTE, *regardant Héloïse.*

Hem ! faut-il que. . .

HÉLOÏSE.

Puisque vous avez commencé...

HENRIETTE.

A la bonne heure. Monsieur (c'est toujours mademoiselle qui parle), je suis sans fortune, profitez de l'amitié que vous porte madame la comtesse pour obtenir un riche emploi, et alors...

HÉLOÏSE, à Jules.

Alors...

HENRIETTE.

Eh bien! alors vous me demanderez en mariage... Je suis orpheline, seule maîtresse de dire oui ou non, et je dirai... Hein! qu'est-ce que vous direz?

HÉLOÏSE.

Dem! ce que vous voudrez, mademoiselle Henriette.

HENRIETTE.

Voilà tout ce qu'on vous demande... Là-dessus, monsieur Jules va tomber à vos genoux, vous baiser la main... Allons donc, monsieur, en bonne conscience, je ne puis pas faire encore cela pour vous.

JULES.

Ah! mademoiselle, je puis donc espérer...

HENRIETTE.

A genoux.

JULES.

Je n'osais croire à tant de bonheur.

HENRIETTE.

A genoux.

JULES.

M'y voilà.

HENRIETTE, tombant sur un fauteuil.

C'est bien heureux!... Ouf! voilà une déclaration qui m'a donné bien du mal. A présent prenez-vous les mains, levez les yeux au ciel et vous serez fiancés comme au temps des amours des Gaulois, et puisqu'enfin vous voilà d'accord, je me charge de faire venir l'emploi le plus tôt possible.

JULES.

Ah! mademoiselle, toutes les femmes ne se vengent pas comme vous.

HENRIETTE.

AIR : du Siège de Corinthe.

Silence, j'entends la comtesse,  
Je veux l'intéresser à vous;

Comptez , enfans , sur ma promesse ,  
Avant peu vous serez époux.

*Reprise.*

Oui , c'est madame la comtesse ,  
Tous les deux nous comptons sur vous ;  
Si vous tenez votre promesse ,  
Avant peu nous serons époux.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES , L'ARCHEVÊQUE , LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Oui , monseigneur , soyez tranquille , j'ai de la mémoire...

L'ARCHEVÊQUE.

Alors vous vous rappellerez aussi que j'attends encore le  
chapeau de cardinal.

LA COMTESSE.

Nous ferons écrire à Rome... Vous aurez votre chapeau  
pour l'hiver prochain... eh bien ! Héloïse , et mes bracelets ?

HENRIETTE.

Ne la grondez pas , madame , c'est moi qui l'ai retenue.

LA COMTESSE.

Monseigneur , voulez-vous bien permettre que devant vous  
j'achève ma toilette.

L'ARCHEVÊQUE.

Comment donc ! mais c'est une faveur !

LA COMTESSE.

Ah ! bonjour , Jules... vous m'apportez votre travail... at-  
tendez un peu , je l'examinerai tout-à-l'heure.

JULES.

J'attendrai , madame.

LA COMTESSE.

Allons , mesdemoiselles , dépêchons-nous. (*Pendant ce  
temps Héloïse a approché une toilette ; la comtesse s'est  
assise.*)

L'ARCHEVÊQUE.

Si j'osais , j'offrirais à madame la comtesse mes humbles  
services ; à la cour j'ai la réputation d'être une excellente  
femme-de-chambre.

LA COMTESSE.

Comment , monseigneur , vous savez habiller les dames ?

L'ARCHEVÊQUE , à une femme-de-chambre qui apporte des  
souliers.

Donnez , donnez , mademoiselle.

LA COMTESSE.

Ah ! voilà , par exemple , le superfin de la galanterie !.. Me présenter vous-même...

L'ARCHEVÊQUE.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames,*

Comtesse , mes soins et mon zèle

Se forment dans votre salon :

Ce soulier mignon me rappelle

La pantoufle de Cendrillon.

(*Bas à Jules , qui le regarde avec surprise.*)

Pourquoi cette mine ébahie ?

JULES.

Le trait me passe , il est nouveau.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh ! mon cher...

Dans cette pantoufle jolie ,

De loin , moi , je vois un chapeau.

JULES.

Ce chapeau-là sera bien mérité. Pauvre peuple ! et voilà les services que tu payes !

LA COMTESSE.

Eh bien ! monseigneur , la cour de Louis XV garde-t-elle toujours rancune à la grisette ?

L'ARCHEVÊQUE.

Madame la comtesse , nos grandes dames ne vous pardonneront jamais d'être plus jolie qu'elles.

LA COMTESSE.

Ou du moins plus aimable. Quand je suis arrivée dans ce château , personne ne s'y amusait qu'avec la permission du grand-maître des cérémonies. Le roi lui-même n'osait qu'en secret braver le cérémonial dont on voulait entourer ses plaisirs. Dieu merci ! j'ai changé tout cela.

AIR : *d'Henri IV en famille.*

J'ai corrigé l'air trop pesant des cours ,

Et sur l'ennui ma victoire est complète ;

Dans ce palais ramenant les amours ,

J'ai chassé devant moi la morgue et l'étiquette ,

Noble sans nom , reine sans majesté ,

Le plaisir seul a tressé ma couronne ;

A mes genoux il met la royauté ,

Et mon boudoir est la salle du trône.

L'ARCHEVÊQUE.

Ah ! j'aimerais mieux être roi de France un seul jour tout entier , que pape pendant dix ans.

HENRIETTE.

Heureusement qu'il ne sera ni l'un ni l'autre.

L'ARCHEVÊQUE.

Voici l'heure de la messe; je me rends à la chapelle du château. Vous le voyez, Dieu lui-même ne passe qu'après vous : vous avez eu ma première visite.

LA COMTESSE.

C'est beaucoup trop d'honneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous m'avez promis, comtesse, d'avoir de la mémoire; j'y compte et je reviendrai prendre la commission que vous aurez fait signer au roi.

ATR : *de la walse de Robin des Bois.*

Sans adieu, ma belle comtesse;

Oui, je me rends à mon devoir;

Mais aussitôt après la messe

Je reviendrai vite vous voir.

HENRIETTE.

En attendant qu'on le canonise,

Pour lui va brûler l'encensoir;

Et ce saint homm' pour entrer à l'église

Aura pourtant passé par un boudoir.

*Reprise.*

Il quitte à regret la comtesse,

Et va se rendre à son devoir;

Mais aussitôt après la messe

Il reviendra vite la voir.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* L'ARCHEVÊQUE.

LA COMTESSE, *riant*.

Ah! Ah! Ah! rien ne manque plus à ma gloire. Un archevêque m'a présenté mes mules... Certes, si je le puis, je ferai celui-la pape.

JULES.

En se dégradant, il aura donc pris le meilleur chemin pour arriver à la fortune.

LA COMTESSE.

Ah! voilà mon censeur! je m'étonnais qu'il n'eût encore rien dit; mais je ne me fâcherai pas. Autrefois les rois avaient aussi un fou privilégié qui seul osait leur dire la vérité. Tenez, Jules, vous porterez tous ces papiers dans mon cabinet; je n'ai pas le temps de les examiner; il faut que je parle à Henriette.

riette. Ah ! préparez la commission de contrôleur des gabelles , je la ferai signer au roi aujourd'hui même.

JULES.

A qui madame la comtesse fait-elle accorder cet emploi ?

LA COMTESSE.

Mon dieu ! j'ai oublié de demander à Salentin le nom de son protégé. Vous le laisserez en blanc.

JULES.

Ne savez-vous pas, madame, que cette place est importante... Si l'homme qui vous est recommandé n'était...

LA COMTESSE, *vivement*.

Qu'un fripon... Eh ! mon cher, il y en a déjà tant en place, qu'un de plus ou du moins...

JULES.

Mais cependant...

LA COMTESSE.

Assez... Faites ce que je vous dis, et sortez.

JULES, *bas à Héloïse, en sortant*.

Ah ! mademoiselle, sans vous je quitterais ce château pour n'y jamais rentrer. ( *Il sort.* )

LA COMTESSE.

Héloïse, laissez-nous.

HENRIETTE, *bas à Héloïse*.

Ne vous désolez pas... votre amant est un maladroit... mais je réparerai ses sottises.

## SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE, *regardant sortir Héloïse*.

Qu'a donc cette petite fille ? elle avait presque les larmes aux yeux en sortant.

HENRIETTE.

C'est que vous avez un peu maltraité son prétendu.

LA COMTESSE.

Qui ? Jules ?

HENRIETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Comment ! Jules que je croyais la sagesse en personne !

HENRIETTE.

Eh ! madame, l'amour aime à faire des miracles.

LA COMTESSE.

Oui, ma présence ici en est la preuve. Tous les matins quand je m'éveille et que je regarde autour de moi, il me semble que je rêve encore... moi comtesse... et presque reine.

HENRIETTE.

Toutes les jolies femmes ne vont pas si loin.

LA COMTESSE.

Eh bien ! croirais-tu que mon plus grand plaisir est de me rappeler le passé ? je me vois encore petite marchande de modes, courant avec toi les rues de Paris, un carton à la main.

HENRIETTE.

Oui, je me rappelle aussi les complimens qu'on nous adressait ; ils étaient sincères, car vous n'aviez pas alors de ministère à donner à vos flatteurs.

LA COMTESSE.

J'aime à me reporter à ces jours d'indigence et de liberté ; l'étiquette alors ne gênait pas mes plaisirs. Tiens, je veux pour aujourd'hui oublier que je suis comtesse, oublie-le toi-même. Plus de madame ; reprenons toutes les deux nos surnoms de magasin ; redeviens, toi, mademoiselle Chonchon. et moi mademoiselle Manon.

HENRIETTE.

Je ne demande pas mieux... l'amitié a besoin d'un peu d'égalité.

LA COMTESSE.

Sais-tu que ces souvenirs-là ne nous rajeunissent pas ? Il y a cinq ans que nous avons quitté le comptoir.

AIR : *Petit blanc.*

Modestes ouvrières  
Nous nous aimions déjà.

HENRIETTE.

Tu fis bien tes affaires  
Depuis ce moment-là.

LA COMTESSE.

Sans changer pour cela,  
Oui, notre premier âge  
Eut aussi ses beaux jours.  
De notre apprentissage  
Je me souviens toujours.  
Entre nous point de gêne,  
Je veux être à mon hodoir  
Le matin presque reine,  
Et grisette le soir.

ENSEMBLE.

Entre nous, etc.

LA COMTESSE.

Il faut pourtant que je t'apprenne ce qui réveille si vivement en moi le souvenir du passé.

HENRIETTE.

Une rencontre peut-être.

LA COMTESSE.

Non, une lettre... oh ! mais une lettre curieuse. Tiens, tu vas en juger ; lis toi-même.

HENRIETTE.

Quelle écriture ! on la peut lire de loin. « Madame et respectable comtessè, je vous écris ces lignes pour vous dire que je suis une victime des recruteurs et de la milice. On m'a dit au régiment que vous étiez reine depuis huit heures du soir jusqu'à neuf heures du matin, ou à peu près, et que vous pourriez me tirer du pétrin où je suis tombé. J'ai pas fait mes études pour être tambour ; mais pour être pâtissier-rôtisseur. Soyez la bienfaitrice de l'humanité ; rendez-moi à ma broche et à mes tourtes. J'ai compté sur votre complaisance, et j'attends pour demain votre réponse, avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre respectueux serviteur et sujet, Nicolas Mathon, ci-devant rue St-Martin, à la bonne foi, et maintenant à la caserne du Châtelet, tambour. » Nicolas Mathon ! notre ancien ami !

LA COMTESSE.

Lui-même...

HENRIETTE.

Ce pauvre Nicolas !

LA COMTESSE.

Voilà justement ce que j'ai dit en lisant cette lettre. Malgré moi je me suis rappelée combien j'avais aimé cet imbécille-là.

HENRIETTE.

Comment ! vraiment... tu l'as aimé ?

LA COMTESSE.

A la folie. Que veux-tu... une première inclination... Enfin j'ai voulu le revoir.

HENRIETTE.

Ici ! quelle imprudence ! Si le roi...

LA COMTESSE.

Il n'en saura rien... J'ai écrit moi-même à Colas que la comtesse Dubarry l'attendait à déjeuner aujourd'hui. Ce

pauvre garçon ne se doute pas qu'il va retrouver à Versailles cette simple ouvrière qu'il aimait tant , je ris d'avance de sa surprise.

HENRIETTE.

Comment ! il va déjeuner ici ?

LA COMTESSE.

Avec moi , quel grand mal , c'est bien sans conséquence.

HENRIETTE.

Mais si Louis XV...

LA COMTESSE.

Il est à la chasse. Je vais bien vite renvoyer Jules. Toi , reste ici pour attendre Colas ; tu donneras l'ordre que personne ne vienne nous déranger. Le roi et le duc de Cossé ont seuls la clef des escaliers dérobés , et je n'attends ni l'un ni l'autre.

HENRIETTE.

Réfléchis avant.

LA COMTESSE.

Je n'ai jamais réfléchi de ma vie et je ne commencerai pas aujourd'hui. Un dernier coup-d'œil à ma toilette... Je veux absolument faire tourner la tête à M. Colas. Ah ! tiens, je ne donnerais pas cette journée pour la moitié des diamans de la couronne. (*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

HENRIETTE.

Vit-on jamais un pareil caprice ! Après tout ce n'est qu'une plaisanterie pour passer gaiement la matinée. Au fait, je me rappelle ; il était gentil, monsieur Colas ; ses grands yeux noirs quoiqu'un peu bêtes, disaient fort bien je t'aime , et Manon veut encore lire dans ces yeux-là. Allons, exécutons ses ordres... (*elle sonne ; des valets paraissent.*) La comtesse n'est visible ce matin pour personne.

UN VALET.

Soyez tranquille, mademoiselle, personne n'entrera.

HENRIETTE.

Attendez encore... Vous introduirez seulement un jeune homme portant l'uniforme de tambour, et qui vous présentera une lettre de madame la comtesse elle-même. C'est un pauvre diable qu'elle protège...

UN VALET.

Je l'introduirai moi-même. (*Dans ce moment la porte du fond s'ouvre. Une tête passe ; c'est Colas.*)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, COLAS.

COLAS.

Messieurs, mesdames, c'est y ici que demeure madame la comtesse Dubarry ?

HENRIETTE.

C'est lui !

LE VALET.

Quel est cet homme ?

HENRIETTE.

C'est le protégé de madame. Qu'il entre.

COLAS.

C'est ty ici que...

LE VALET.

Oui... Donnez-vous la peine d'entrer.

HENRIETTE, *bas, au valet.*

Maintenant, plus personne.

LE VALET.

C'est entendu, mademoiselle.

*(Ils sortent.)*

## SCÈNE XI.

HENRIETTE, COLAS.

HENRIETTE.

Puisque Manon est à sa toilette, je rirai avant elle de la surprise de ce pauvre Colas.

COLAS.

Dieu ! que c'est beau !... On marche sur l'or et l'acajou... mais y paraît qu'à la cour c'est comme un verglas ; car j'n'ai fait qu'une glissade de l'antichambre ici. Tiens, j'avais pas vu... v'la une demoiselle qu'est restée...

HENRIETTE.

Il est toujours le même... l'air aussi bête sous l'uniforme que sous le tablier.

COLAS.

C'est la bonne... Oh ! non c'est du plus huppé. Voyons un peu comment elle va me recevoir : mademoiselle ou madame, c'est moi...

HENRIETTE, *lui faisant la révérence.*

Je le vois bien.

COLAS, *la saluant.*

Vous êtes bien honnête, madame ; y paraît que c'est bien

ici que loge la comtesse de... Ah! mon Dieu, je me souviens plus... Diable de nom, j'peux pas me le fourrer dans la tête; y a du tonneau dans ce nom-là.

HENRIETTE.

La comtesse Dubarry; oui, M. Colas, vous êtes chez elle.

COLAS.

Colas!... tiens... vous savez mon nom de baptême?

HENRIETTE.

Comment! M. Colas, vous ne reconnaissez pas vos anciens amis? Est-ce que l'air de la cour vous fait déjà perdre la mémoire?

COLAS.

Non... du tout... l'air de la cour ça m'opresse un peu l'estomac, vu que je n'en ai pas l'habitude.

HENRIETTE.

Regardez-moi bien!

COLAS.

J'ai beau regarder... Oh! on dirait presque... non... ça ne peut pas être ça.

HENRIETTE, *lui tirant l'oreille.*

Comment, tu ne devines pas, imbécille!

COLAS.

Imbécille!... c'est Chonchon; elle m'appelait toujours comme ça.

HENRIETTE.

Moi-même, je suis donc bien changée?

COLAS.

Non, au contraire; mais j'étais si loin de te croire si près; avec ça, depuis que je ne t'ai vue, il m'est arrivé une foule d'accidens. Tu sais, d'abord, que Manon a disparu depuis cinq ans. J'ai eu bien de la peine à me consoler de ça; enfin je m'étais fait une raison, et je pâtissais tout doucement, rue Saint-Martin, à la Bonne-Foi, tu sais, quand tout-à-coup... paf... me voilà milicien. On m'arrache à mes casseroles, à mes tourtières; on me met des baguettes dans la main, une caisse sur l'épaule, et on me dit: au nom du roi, t'est tambour et t'as le pompon de la patrie... tiens, le voilà le pompon de la patrie.

HENRIETTE.

Pauvre garçon!... mais ce costume te va bien!

COLAS.

C'est ce qui vous trompe, il ne me va pas du tout. J'ai pas la moindre vocation pour la peau d'âne, et on m'a conseillé de faire une pétition à la comtesse de... de...

HENRIETTE.

Dubarry.

COLAS.

C'est ça. J'ai fait ma pétition, et, vois un peu quel bonheur, non-seulement elle me répond, mais elle me fait l'honneur de m'inviter à déjeuner, et pas avec ses domestiques, avec elle. C'est ça qu'est populaire! Dis donc, je suis pas en retard, hein?

HENRIETTE, *riant*.

Non, non.

COLAS.

Au fait, le couvert n'est pas mis .. c'est mon estomac qu'avance... Oh! mais fallait-il les voir à la caserne quand l'habit doré en argent est venu m'apporter c'te lettre; ils la mangeaient des yeux! Comment t'es invité par la comtesse?... Ta fortune est faite. C'est une fameuse protection; elle a le bras long... Moi, qui ne l'ai jamais vue, je ne sais pas si elle a les bras plus longs qu'une autre... Et puis! y me demandaient ma protection; y me disaient: tu me feras caporal, tu me feras sergent. J'ai dit, je commencerai par ne pas me faire tambour, et

AIR de *Turenne*.

Puisque je vais au pays des largesses,  
Du lux', des honneurs, du bon goût,  
Mes chers amis comptez sur mes promesses,  
Je ne vous promets rien du tout; (*bis.*)  
J'frai comm' ceux dont la cour abonde,  
A moi d'abord je vais songer,  
Puis, quand j' s'rai las de m' protéger,  
Je protégerai tout le monde.

HENRIETTE.

Chut! voici madame.

COLAS.

C'est ta comtesse?... Oh! v'la mon courage qui s'en va...  
Chonchon ne m'abandonne pas!

HENRIETTE.

N'aie donc pas peur, nigaud, c'est peut-être encore une figure de connaissance.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA COMTESSE, *en grande toilette*.

LA COMTESSE.

Je ne me trompais pas, Henriette n'est pas seule... C'est lui.

HENRIETTE, à Colas, qui se baisse jusqu'à terre.

Au lieu de tant baisser la tête, lève donc les yeux, imbécille, et regarde!

COLAS.

Ciel!.. Dieux, c'est y possible! Ces yeux, cette taille, cette figure!

HENRIETTE.

Ah! ah! ah! pauvre Colas! c'est ici le palais des fées.

LA COMTESSE.

Mon cher Colas, c'est donc toi!

COLAS.

Ah! madame la comtesse, est-ce Manon qui vous ressemble, ou si c'est vous qui ressemblez à Manon?

LA COMTESSE.

Allons, rassure-toi, mon ami... Pour toi, je ne veux pas être madame la comtesse, mais toujours Manon. Eh bien!... est-ce que tu ne me reconnais pas encore?

COLAS.

Pas tout-à-fait, mais ça va venir.

AIR du Château Perdu.

Dans ces salons, en vous voyant paraître,  
C' lux' étonnant qui m'éblouit déjà,  
M'empêch' sans dout' madam' d' vous r'connaitre,  
On vous appell' comtesse, et cætera.  
J'me souviens bien encor, je vous le jure,  
De ces beaux yeux qui me charmaient jadis,  
J'te reconnais bien à ta jolie figure,  
J'vous r'connais pas à vos brillans habits.

HENRIETTE.

Allons, du courage, Colas!... Quand on ne s'est pas vu depuis si long-temps, on s'embrasse.

COLAS.

Ah! j'oserai jamais...

HENRIETTE.

Si madame la comtesse veut bien le permettre.

LA COMTESSE.

Du tout, c'est Manon qui le permet.

COLAS.

Quoi! vraiment!... c'est drôle, je tremble comme une feuille de papier... Ah! bah! tiens, c'est Manon.

(Il l'embrasse.)

LA COMTESSE.

C'est bien heureux.

COLAS.

Ah ! je commence à m'y remettre. Dam ! d'puis long-temps j'en avais perdu l'habitude... mais comment se fait-il...

LA COMTESSE.

Que je sois comtesse, n'est-ce pas ? je te conterai ça en déjeûnant... Puisque mon convive est arrivé, Henriette, dis qu'on nous serve.

HENRIETTE.

Tout de suite.

LA COMTESSE.

Tu dois avoir faim, n'est-ce pas ?

COLAS.

J'crois qu'oui... car j'ai pas été à la gamelle ce matin exprès pour vous faire honneur.

LA COMTESSE.

Tant mieux.

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PLUSIEURS DOMESTIQUES *apportant des plats*

HENRIETTE.

AIR : *En avant* (Ouverture de *Guillaume Tell*).

Dépêchons, dépêchons,

Courons

De ce pas

Ordonner

L'déjeûner

De monsieur Colas.

Dépêchons,

Dépêchons,

De son embarras,

Ah ! qui ne rirait pas.

COLAS.

Grand Dieu ! quel gala,

C'est pour moi tout ça !

LA COMTESSE.

Il faut que je te fête.

COLAS.

Je reste interdit,

J'en perds l'appétit,

Si j'n'en perds pas la tête.

*Reprise des valets, qui sortent.*

Dépêchons, etc.

(*Colas les salue en les voyant sortir.*)

HENRIETTE.

Qui donc salue-tu ?

COLAS.

Tiens, je salue ces messieurs ; est-ce qui ne faut pas être poli à la cour ? dis-donc , ça doit être des généraux ou des tambours-majors ?

LA COMTESSE.

Ah ! ah ! ah ! ce sont mes gens, ma livrée.

COLAS.

Ah ! c'est des gens ! Comment j'ai salué des gens !

HENRIETTE, *à Colas.*

A présent, bon appétit, M. Colas.

## SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, COLAS.

LA COMTESSE.

Eh bien ! Colas, commence-tu à te remettre de ta surprise ?

COLAS.

Oui, v'là que je m'apprivoise un peu.

LA COMTESSE.

Eh bien ! voyons, assieds-toi.

COLAS.

Sur ce beau fauteuil, à côté de vous ?

LA COMTESSE.

Sans doute.

COLAS.

Ah ! comme on enfonce ; on dirait que je m'assis sur un fromage à la crème.

LA COMTESSE.

Approche-toi donc ! Comme tu me regardes ! est-ce que tu ne me trouves plus aussi jolie qu'autrefois ?

COLAS.

Non... vous êtes trop belle à présent.

LA COMTESSE.

Je veux pourtant que tu m'aimes comme dans notre jeune temps.

COLAS.

J'pourrai jamais.

LA COMTESSE.

Je le veux !

COLAS.

Vous fâchez pas, madame la comtesse... j'vas tâcher.

LA COMTESSE.

Encore madame la comtesse ! je te défends de m'appeler ainsi ; appelle-moi Manon et dis-moi toi, comme anciennement.

COLAS.

Comment vous voulez que je te tutoie ?

LA COMTESSE.

Oui, ça me rappelle mon enfance ; nous étions pauvres, ignorés ; mais nous étions heureux.

COLAS.

Y m'semble que vous... que tu n'as pas perdu au change.

LA COMTESSE

Ah ! tu n'en sais rien.

AIR : *Et l'on revient toujours.*

Aux jours de l'innocence,  
Aimant sans défiance,  
L'ambition jamais  
N'entra dans nos projets.  
Tout s'oublie avec l'âge ;  
On quitte le village  
Et l'on devient volage ;  
Mais on revient toujours  
A ses premiers amours.

ENSEMBLE.

Oui, l'on revient toujours, etc.

Voyons, mon ami, en causant tu oublies que tu es venu ici pour déjeuner.

COLAS.

C'est vrai... Vois-tu, si j'ai le cœur plein, je commence à sentir que j'ai l'estomac vide.

LA COMTESSE.

Voyons, prends ce que tu voudras.

COLAS.

Ma foi... je vas me découper ce dindonneau ; il est supérieurement rôti... J'aurai pas mieux fait.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE DUC.

(*Au moment où Colas va manger, on frappe d'une porte latérale. Colas reste la fourchette en l'air et n'ose plus manger.*)

COLAS.

Ah ! bon Dieu ! qu'est-ce que c'est ça ?

LE DUC, *en dehors.*

Comtesse, peut-on entrer ?

LA COMTESSE, *bas à Colas.*

Ce n'est rien ; c'est le duc.

COLAS.

Un duc !

LA COMTESSE.

Oui, le duc de Cossé, un de mes protégés.

COLAS.

Tu protèges des ducs, toi ? Y va entrer : je me sauve !

LA COMTESSE.

Du tout, du tout. Je vais le renvoyer... (*Haut.*) Mon cher duc, je n'y suis pas.

COLAS, *bas.*

Y voudra pas te croire.

LE DUC.

Avec qui causez-vous donc ?

COLAS.

Là, tu vois bien.

LA COMTESSE.

Avec mon coiffeur. Je suis à ma toilette ; je ne puis vous recevoir.

LE DUC.

Alors... je reviendrai plus tard vous présenter mes hommages.

COLAS.

C'est moi qui suis le coiffeur... Y donne dans le panneau... Ah ! mon Dieu ! qu'on est bête à la cour...

LA COMTESSE.

Tu vois bien qu'il est parti. Eh bien ! tu ne manges pas.

COLAS.

Si... si... ça va revenir... mais vot' duc m'a coupé l'appétit.. Pauvre cher homme ! Ah ! au fait, il a la soupe chez lui...

LA COMTESSE.

Tiens, bois, cela achèvera de te rassurer.

COLAS.

Oui, au fait, du vin de roi ça doit être fameux. (*Au moment où il porte le verre à ses lèvres, on frappe à l'autre porte.*) V'là encore un duc !

LA COMTESSE.

Chut !

COLAS, *effrayé.*

Qu'est-ce que c'est ? hein ?

( 25 )

LA COMTESSE.

C'est le roi! ..

COLAS, *se levant.*

Le roi!... Ah! pour le coup y va me faire fusiller au moins.

LA COMTESSE.

Quel contretemps!... Enfin, celui-là je ne peux pas le renvoyer.

COLAS.

Tu vas y ouvrir?... C'est fait de moi!

LA COMTESSE.

N'aie donc pas peur. (*Pendant qu'elle va à la porte.*)

COLAS.

Miséricorde!... où me cacher? Si seulement j'avais apporté ma caisse, je me fourrerais dedans... Dieu! v'là le roi!...

(*Il se cache sous la table. Louis XV entre; il est en costume simple et s'appuie sur une canne qu'il dépose en entrant près d'un fauteuil.*)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE ROI.

LA COMTESSE.

Soyez le bien arrivé, sire.

LE ROI.

Bonjour, comtesse... La pluie est venue interrompre la chasse; il a fallu revenir... il me semble que vous m'avez fait bien attendre...

LA COMTESSE, *hésitant.*

C'est que je ne pensais pas que votre majesté... (*Bas*) Comment faire?

LE ROI.

Et bon Dieu! qu'est-ce que tout cela, comtesse? une table servie!

LA COMTESSE.

Non, sire, j'avais invité quelqu'un... (*Elle regarde.*) Où est-il donc passé?

LE ROI.

Vous attendiez quelqu'un... et qui donc?  
(*En s'approchant de la table, il marche sur la main de Colas.*)

COLAS, *sous la table.*

Haie! haie! la main!

LE ROI.

Eh! parbleu votre convive est sous la table.

LA COMTESSE.

L'imbécille!... Excusez-le, sire; en apprenant l'arrivée de votre majesté... la crainte... le respect...

LE ROI.

Mais qu'il se montre donc; est-ce ma présence qui l'effraie...

COLAS, *passant la moitié de son corps.*

Sire! j'ai la permission du caporal.

LE ROI.

Un tambour!... Comment, comtesse, vous recevez des tambours chez vous!

LA COMTESSE.

Ah! sire, celui-là est sans conséquence... nous avons été élevés ensemble... c'est... c'est mon frère de lait.

COLAS.

Me v'là son frère de lait... pourvu que sa majesté donne dedans...

LE ROI.

Ah! je comprends alors... Mais sors donc de là-dessous, mon garçon... Je ne te voyais pas... j'ai dû te faire mal?

COLAS.

Au contraire, sire... vous m'avez écrasé la main...

LE ROI.

Allons, voyons, comtesse, faites comme si je n'y étais pas... mettez-vous à table.

LA COMTESSE.

Sire, en votre présence...

COLAS.

C'est pour le coup que je pourrais pas avaler.

LE ROI.

Allons, je le veux.

LA COMTESSE.

Vous l'ordonnez, sire?

LE ROI, *riant.*

Oui, oui, je l'ordonne.

COLAS.

Quel bon roi!... il veut que ses sujets mangent.

LE ROI.

Ce qu'on vous a servi paraît excellent. Ma foi, je me sens en bonne humeur... et je veux être des vôtres.

COLAS.

Ah! par exemple!

LA COMTESSE.

Quoi! votre majesté daignerait...

LE ROI.

Oui, ma majesté daigne se mettre à table quand elle a faim.

COLAS.

Au fait, sa majesté, il ne faut jamais bouder contre son ventre... Si vous voulez prendre ma place ?

LE ROI.

Du tout; garde-là... la comtesse t'a invité... et la table est assez grande pour trois... D'ailleurs, j'aime le changement, moi... Je mange tous les jours avec des ministres et des princes, je ne suis pas fâché pour la première fois de ma vie de dîner avec un tambour.

COLAS, *s'asseyant.*

Nous nous ressemblons en ça, sire; c'est aussi la première fois qu'il m'arrive de dîner avec un roi.

LE ROI.

Allons, verse-moi à boire. De la gaieté, comtesse, nous ne sommes pas au grand couvert.

COLAS.

A vot' santé, majesté... Dieu! quel bon vin!... (*Voyant boire le roi.*) Le roi boit! le roi boit!

LA COMTESSE.

Chut!

LE ROI, *riant très-fort.*

Et de plus, il boit comme un autre... Encore un verre, mon garçon. Tu n'as pas de si bon vin à ta caserne ?

COLAS.

Nous avons de l'eau à discrétion : mais ça ne vaut pas ça.

LE ROI.

Ah ça! et que dit-on de mon gouvernement dans la troupe?

COLAS, *buvant et s'étourdissant, peu à peu.*

Dam, sire, pas grand chose... Après ça, vous sentez bien que moi qui ne suis milicien que depuis six semaines, je ne suis pas au fait des cancans... Il y avait l'autre jour un sergent de chez nous qui disait que nous étions à c't'heure sous le règne de Cotillon III. Connaissez-vous ça ?

LE ROI.

Ah! ah! ah! C'est très-plaisant; voilà le premier qui a osé me dire cela en face, *in vino veritas.*

COLAS, *se levant.*

Vous voulez une tasse ?

LE ROI.

Tout cela est vraiment délicieux, il y a long-temps que je n'avais fait un si bon repas.

( 28 )

COLAS.

C'est comme moi, j'en ai pris au moins pour quinze jours.

LE ROI.

Allons, comtesse, laissons dire les mauvaises langues, et vive la joie ! à ta santé, Manette !

COLAS.

A ta santé, Manon !

LA COMTESSE.

Allons... puisque votre majesté commence... à ta santé, La France !

COLAS.

En v'là une fameuse... elle dit toi à une majesté !

LE ROI.

Voyons, mon garçon... verse donc.

AIR : *Verse, verse le vin de France.*

Buvons, amis, et buvons frais,  
A ma bonne humeur je me livre ;  
C'est du bon temps pour les sujets,  
Lorsqu'en paix le prince s'enivre.  
Jamais dans ces doux momens-là  
Il ne signe d'arrêts sévères,  
Il croit que jamais il n'aura  
De traces, de troubles, de guerres,  
Du trône oublions les misères ;  
Ça, vidons gaiement nos verres,  
La gabelle les remplira.

ENSEMBLE.

Oui, vidons, etc.

COLAS, *un peu animé.*

Ah ça ! dis donc, dis donc, ma chère, tu m'as pas mal fait aller, toi... Et tu veux me faire accroire que ce monsieur-là est le roi !

LA COMTESSE.

Veux-tu bien te taire...

LE ROI.

Comment ! ce drôle me conteste ma légitimité !

COLAS.

Non, ce n'est pas le roi... la preuve c'est que tu l'appelles La France. C'est pas celui qu'a gagné la bataille de Fontenoi... c'est ton roi à toi... c'est pas not' roi, à nous.

LE ROI, *bas à la comtesse.*

L'épigramme n'est pas mauvaise, en passant ; qu'en dites-vous, comtesse ? (*On ouvre la porte.*) Qui vient là ?

27 bis

COLAS.

Si c'est encore un roi, y a plus de places.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JULES.

LA COMTESSE.

Entrez. . . entrez, Jules. . . Permettez, Sire, que je vous présente à signer la commission dont je vous ai parlé hier soir.

LE ROI.

Qu'est-ce que cette commission ?

JULES.

Sire, c'est l'entrepôt des sels, à Rennes.

LE ROI.

Volontiers ; à qui destinez-vous cela ?

LA COMTESSE, à part,

Quelle idée! . . . les noms sont restés en blanc, nous les remplirons plus tard.

LE ROI.

Ah ! vive Dieu ! je suis content de ce gros garçon-là ! et pour lui prouver que je suis roi. . . j'ai envie de le régaler des sels de Bretagne.

JULES.

Ah ! sire, une place de dix mille écus.

COLAS.

Tiens, tiens, mais ça me va à merveille. . . Faut-il savoir écrire ?

LE ROI.

Mais, à la grande rigueur ; je crois qu'oui.

COLAS.

C'est que j'écris un peu gros, voyez-vous.

LA COMTESSE.

Sire, je tiens à disposer de cette place. . . Jules, donnez moi ce qu'il faut pour écrire ; je vais remplir moi-même les noms (*Pendant ce temps elle sonne*).

JULES.

Voilà donc comme on distribue les emplois ! O France ! voilà pourtant comme on te gouverne ! (*Au bruit de la sonnette, Henriette est venue. La comtesse lui a parlé à l'oreille*).

\*\*

28 bis.

HENRIETTE.

Je devine. . . je vais la chercher. (*Elle sort*).

COLAS, *bàs*.

J'ai envie de demander au roi qui me reprenne ma peau d'âne.

LE ROI.

Eh! voilà notre joyeux archevêque!

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, L'ARCHEVÊQUE.

L'ARCHEVÊQUE.

Moi-même, sire. . .

LE ROI.

Entrez donc, mon ami, entrez donc.

L'ARCHEVÊQUE.

Sire. . . je n'osais. . . Que vois-je? un tambour!. . . voilà du nouveau.

COLAS.

Tiens, un archevêque. . . me v'la lancé dans une société bien comme il faut.

L'ARCHEVÊQUE.

Je venais, sire, vous remercier de la nouvelle grâce que Votre majesté a bien voulu accorder pour moi à M<sup>me</sup> Dubarry.

LE ROI.

Cette commission serait-elle pour vous?

JULES.

Sortons. . . je ne pourrais me contenir. . .

LA COMTESSE.

Jules. . . attendez. . . C'est vous que je charge de remettre cette commission au titulaire.

JULES.

Madame, monseigneur n'est-il pas là?

LA COMTESSE.

Je veux que vous portiez vous-même ce brevet à son adresse.

L'ARCHEVÊQUE.

N'allez pas plus loin, madame. . . Que vois-je ? le roi accorde à M. Jules Raimond. . .

JULES.

A moi !

LA COMTESSE.

Oui, monsieur le raisonneur ; pour vous punir de toutes vos impertinentes vérités, je vous renvoie et vous exile en Bretagne.

COLAS.

Il paraît décidément que c'est lui qui aura les sels.

LA COMTESSE.

Mais c'est à condition que vous épouserez Héloïse et que vous emmenerez comme votre maître-d'hôtel mon protégé, M. Colas Mathon.

COLAS.

Présent ! . . . Me v'là dans mon centre ; pas de tambour et une cuisine.

L'ARCHEVÊQUE.

Comtesse. . . c'est une horreur. . . un passe-droit. . .

LA COMTESSE.

Une fois par hasard, il faut bien récompenser le mérite... si toutefois le roi daigne approuver.

LE ROI.

J'approuve tout, comtesse ; mais je veux voir la jeune future de mon nouveau comptable.

LA COMTESSE.

La voilà, sire.

LE ROI.

Elle est ma foi charmante !

JULES, à la comtesse.

Ah ! madame, comment reconnaître, . . .

LA COMTESSE.

Vous penserez un peu moins mal de la cour.

LE ROI.

Ma chère enfant, je veux que vous emportiez un souvenir de moi (*Il lui donne une bague*).

HÉLOÏSE.

Sire. . . c'est trop de bonté.

LE ROI.

C'est à regret que je vous vois quitter Versailles. Cette petite est vraiment charmante. . .

HENRIETTE, *bas*.

Mon cher secrétaire, si vous m'en croyez, vous partirez demain.

JULES.

Je vous comprends; je partirai ce soir. (*Il vient prendre Héloïse.*) Sire, permettez. . . (*Héloïse fait la révérence.*)

LA COMTESSE.

Allez, mes amis. . . et surtout ayez soin de Colas.

COLAS.

Est-elle bonne !. . . Si elle n'était pas comtesse et si sa majesté n'était là. . .

LA COMTESSE.

AIR : *D'un tailleur on reconnaît l'ordre.*

Tendres amans, avec sollicitude,

J'ai dans ce jour comblé votre bonheur;

Mais je le sens, hélas ! l'inquiétude

Vient à présent faire battre mon cœur.

Autour de moi je cherche un défenseur;

De monseigneur je crains quelque chicane,

Car dans ses yeux je lis la trahison;

Vous qui savez ce que peut la soutane,

Contre elle ici protégez Cotillon.

FIN.

NOTA. *S'adresser pour la musique à M. LEMAIRE, copiste du théâtre.*

De l'imprimerie de Herhan, rue Saint-Denis.